

Préface

Écrire dans l'urgence d'un monde en profonde mutation : violences, finitudes et nouvel ordre mondial. *Mais que peut le travail social ?*

Lilyane Rachédi¹

Au moment d'accepter l'invitation à rédiger la préface de ce livre, je n'avais pas anticipé — comme tant d'autres — l'accélération des violences et la recomposition de l'ordre mondial en ce début d'année 2026. Force est de constater que des bruits de bottes résonnent : fascisme, impérialisme, et autoritarisme. Des conflits éclatent, d'autres s'enlisent, et un génocide en Palestine se déroule sous nos yeux. Face à ces politiques de la cruauté (Makaremi, 2025), la société civile oscille entre sidération, colère et résistance. Ces tragédies constituent de véritables tests pour notre humanité, pour nos solidarités internationales et pour nos droits fondamentaux. Nous assistons en même temps à une fragilisation des institutions démocratiques et à des violations répétées du droit international.

Ces bouleversements, violences systémiques et recompositions brutales de l'ordre mondial, ne sont pas extérieurs au travail social : ils le traversent et le reconfigurent. Plusieurs de ces violences ne sont, d'ailleurs, pas nouvelles et ont façonné l'Histoire des inégalités raciales et sociales. Ces dernières révèlent des écarts criants dans la répartition des richesses (Namian, 2023). La logique capitaliste et néolibérale n'est jamais très loin de ces inégalités et elle fait désormais agoniser le vivant. Nous sommes dans ce qu'Orain (2025) nomme le « capitalisme de la finitude », où la prédation se redouble au moment même où les limites planétaires se resserrent.

Dans ces contextes internationaux, le collectif dirigé par Bathoum prend la plume et la parole. Ils signent ici un ouvrage pionnier qui arrive à un moment crucial. Il ose croiser des perspectives théoriques multiples et les ancre dans des contextes variés, traversés par des formes de dominations historiques et contemporaines. Ces dernières sont tout aussi prégnantes dans notre contexte québécois et canadien, nous y reviendrons. Cet ouvrage rassemble également des voix multiples : des professionnel·les, des chercheur·es, des femmes, des hommes et des familles aux prises avec des mécaniques de pouvoir et d'oppressions féroces. Ce livre montre comment les inégalités s'inscrivent dans les récits, les trajets migratoires, les corps et les interactions professionnelles.

Loin de victimiser les personnes et collectifs ciblés par ces dominations, les auteur·rices visibilisent des stratégies de résistance, de contournement et d'agentivités individuelles et collectives. Plus encore, l'originalité réside dans le positionnement d'un travail social au cœur de ces enjeux. C'est définitivement ce qui nous a intéressées comme lectrice et travailleuse sociale.

En quoi le travail social est-il le reflet, parfois le miroir brutal de ces dominations et de ces inégalités ? La question est directe et nous invite à reconnaître aussi l'intelligence et la créativité des métiers du social. Ce livre s'adresse, comme le rappellent Bathoum et Benbih, dans leur introduction, à :

¹ Lilyane Rachédi est professeure titulaire à l'École de travail social de l'Université du Québec à Montréal et travailleuse sociale (T.S.).

« Celles et ceux qui reçoivent, écoutent, évaluent, conseillent, rédigent des récits de vie ou des dossiers, dans une relation de face-à-face marquée par des asymétries statutaires, linguistiques, culturelles, raciales et économiques [et qui] sont pleinement impliqués dans les dynamiques d'intervention sociale. » (p. 23).

La phrase est essentielle. Elle reconnaît que l'intervention sociale se fait dans un monde déjà structuré par des disparités hiérarchiques et des privilèges. Le travail social n'est pas un simple dispositif d'accompagnement. Il est à la fois traversé par des rapports de dominations et il doit, à la fois, demeurer un espace de lucidité, de lutte et de transformation.

Le travail social, ses institutions, ses pratiques et ses professionnel·les n'échappent pas, en effet, aux rapports de pouvoir. Il s'agit de reconnaître aussi la complicité historique et actuelle du travail social dans le maintien des oppressions. Une question, alors, devient centrale : comment agir lorsque l'on est tour à tour témoin, complice, reproducteur ou victime ? Comment intervenir lorsque l'on est soi-même traversé·e par les dominations que l'on cherche à combattre ?

Les métiers du social sont ainsi habités par des paradoxes constants : proximité et distance, engagement et neutralité, solidarité et indifférence. C'est en ce sens que Bibeau (2019) déclare, « le travail social est tout le contraire d'une discipline de l'intemporel : il se pratique toujours à chaud, dans le corps à corps, et dans une attention constante aux forces, parfois destructrices, qui travaillent du dedans une personne ou une famille ». Autrement dit : les personnes intervenantes ne sont pas neutres. Les intervenant·es sont des acteur·rices situé·es : traversé·es par des rapports de pouvoir, mais capables de les déjouer, de les nommer et de les transformer. Et ce, même si des institutions influencent, normalisent et parfois contraignent leurs pratiques. Ce livre en est la démonstration éclatante.

Cet ouvrage est un geste de refus face à la neutralité, face aux récits dominants qui invisibilisent les violences raciales, coloniales et épistémiques. Il rappelle surtout que le travail social n'est pas seulement un métier : c'est une responsabilité collective, un engagement envers le vivant et un rejet de l'indifférence et la résignation.

Le travail social : une profession engagée et transformatrice. Échos du Québec

La lecture des textes nous amène à partager la situation du travail social au Québec et au Canada. En effet, l'engagement et la perspective de transformation sociale sont également des enjeux de la formation et la profession dans notre contexte. En ce sens, le discours de Chammas (2025), professeure à l'École de travail social de l'Université du Québec en Outaouais, résonne avec une acuité particulière. Elle déclare :

« Aujourd'hui, vous franchissez une étape majeure. Vous avez entre vos mains désormais non seulement une formation universitaire, mais une responsabilité sociale immense. Vous entrez dans le monde du travail social, avec tout ce qu'il comporte de complexité, d'engagement, d'espoir, et parfois d'inquiétudes, au cœur d'une époque marquée par de profondes mutations. Votre métier se situe au croisement du soin, de l'écoute, de la mobilisation, de la défense des droits, mais aussi du changement social. Le travail social n'est pas qu'une action sur l'individu ; il est un mouvement constant qui va de l'épanouissement collectif, de la justice sociale à la transformation des systèmes. »

Ces mots adressés aux nouvelles personnes diplômées rappellent que le travail social est une profession située, traversée par les tensions du monde et engagée dans la transformation des structures. La formation des intervenant·es est donc déterminante. Au Canada, les enseignant·es en travail social reprennent régulièrement la définition de la fédération internationale du travail social (FITS, 2000). Cette dernière réitère que la profession vise le changement social, la résolution de problèmes dans les relations humaines, la libération des personnes et la promotion de la justice sociale. Ces principes ne sont pas accessoires ; ils constituent des fondements. Pour soutenir la libération des personnes et la justice sociale, l'Association canadienne de formation en travail social (ACFTS) a inscrit dans ses normes d'agrément des programmes des écoles de travail social, deux exigences : la compréhension critique du colonialisme (norme 4) et l'antiracisme (norme 8). Ces orientations résonnent puissamment avec le contenu de ce livre.

Conséquemment, ces normes supposent alors de faire honnêtement un examen critique du travail social oppresseur. Elles ont initié un changement structurel dans les programmes des écoles au Canada. Pourtant, aujourd'hui, certaines écoles de travail social au Québec les contestent, les jugeant trop « engagées ». Qui a peur de cet engagement ? Qui craint le dévoilement des oppressions historiques ? Qui a intérêt à maintenir les structures actuelles de domination ?

La volonté de transformer les structures suppose une remise en cause voire une perte de nombreux privilèges pour certains groupes. Elle rencontre inévitablement son lot d'obstacles. Cet élan peut donc être freiné, mais il doit tenir. L'écriture, le témoignage, et la réflexion critique constituent autant de leviers de changement social. Les publier, et donc les rendre visibles, leur donne inévitablement une portée politique.

Présentation de l'ouvrage : un geste politique

C'est dans cet esprit que l'ouvrage dirigé par Bathoum constitue un geste politique. Il propose une structure riche, en trois mouvements, qui permet d'élaborer sur des dominations croisées et des résistances qui leur répondent. La démarche théorique critique met ainsi en lumière les enjeux de la race, de la suprématie blanche et du colonialisme. Ce cadre confronte et met au défi les pratiques du travail social en même temps qu'il révèle les processus et les modalités d'action des dominés.es.

Exil et violences démultipliées : quand le travail social résiste

L'exil, premier terme du titre de cet ouvrage, constitue délibérément le terme inattendu qui se révèle la clé par laquelle les personnes autrices ont choisi d'inaugurer la présentation et le dévoilement des oppressions croisées. Pour ceux et celles éloignés de leur terre natale, ce premier sens du mot « exil » renvoie à la distance géographique et à sa charge symbolique. S'ajoute ensuite le second sens étymologique, qui renvoie au « ban », au bannissement, à la peine infligée. Les dominations croisées dévoilent alors les multiples « peines », violences et rapports de force, discriminations qui s'imbriquent dans le quotidien des personnes concernées, à l'intersection de la race, de la blancheur, de la colonialité et de l'islamophobie. On y dévoile enfin l'imbrication du capital et de la race (Laurent, 2024), la puissance des infrastructures économiques et idéologiques qui produisent et maintiennent les inégalités raciales.

La première partie s'ouvre sur une analyse frontale des violences institutionnelles et quotidiennes du travail social et de sa structure hiérarchique. Grâce à une

méthodologie du sensible et de l'engagement qui réintroduit de la « chair à recherche » (Boubeker, 2003), les récits mobilisés donnent accès à un regard intérieur sur les expériences d'oppression. Plusieurs chapitres prennent la forme d'enquêtes ethnographiques révélant les violences raciales et, du même souffle, les stratégies de résistance déployées par les personnes concernées (Makaremi, 2025). On y découvre notamment comment les professionnel·les naviguent entre contraintes, paradoxes et agentivité, dans un « corps à corps » permanent avec les réalités sociales et institutionnelles.

Violences d'État : une nécessaire posture critique

La deuxième partie élabore sur les violences d'État, ses cadres politiques contre lesquels se dresse un regard critique et anticolonial. Ici, l'ouvrage nomme les structures et les appareils juridiques qui fabriquent des catégories et attribuent ou pas des droits. Le lexique mobilisé est sans équivoque — citoyennabilité, colonialité du pouvoir, épistémologies des Suds, décolonialisme, blancheur, oppressions, racisme — et dialogue avec un vocabulaire de résistance — agentivité, reconnaissance, entraide, déprise, résilience, solidarités, égalité, légitimité —.

Les auteur·rices montrent, entre autres, comment les personnes/collectifs répondent aux violences des politiques par des processus de réinvention, des dynamiques d'entraide et de lutte.

Religion et contre récit

La troisième partie propose une analyse de la place et des fonctions de l'Islam qui se déploie sur le registre de l'expérience et de l'identité. La souffrance mentale est revisitée à partir des fonctions potentielles de soin de ces croyances et de la spiritualité. La foi est aussi pensée comme une ressource de reliance et de résilience face aux catastrophes naturelles. S'écrivent ici les jalons d'un travail social en contexte de catastrophe naturelle. Cette section constitue en soi un geste éditorial fort face aux récits islamophobes.

Cette partie présente un récit alternatif essentiel pour contrer les préjugés raciaux qui entourent les discours politiques et médiatiques sur l'Islam et les musulman·es.

Aspects transversaux : savoirs situés et justice épistémique

Dans son ensemble, les savoirs sont situés dans chacun des chapitres de ce livre. La connaissance se (co) construit dans les expériences et les voix multiples. Les savoirs exposés sont issus des expériences, des réflexions et des actions. L'approche est pluridisciplinaire et multisite. La perspective intersectionnelle s'y déploie dans des localités diverses — de la France au Maroc — et à différentes échelles, du micro au macro, du local à l'international. Les publics rencontrés -femmes de village, travailleurs agricoles, personnes migrantes, professionnel·les du social — incarnent la pluralité des expériences d'oppression, mais aussi la diversité des forces et stratégies d'entraide. L'ouvrage mobilise des expertises plurielles qui constituent une véritable réplique aux différentes formes de « gaslighting » (cette invalidation des expériences, savoirs et connaissances) et d'injustices épistémiques dont sont encore victimes les personnes immigrantes et racisées à de multiples niveaux. La neutralité ne peut donc plus demeurer la condition de légitimation des savoirs quand on aborde les dominations et leurs conséquences individuelles et collectives.

Rappelons finalement que, dans le titre de ce livre, le travail social est la profession qui fait le trait d'union entre deux constats : l'exil et les dominations croisées. La justice sociale semble alors supporter et porter l'espoir du changement social. Avec les codirecteurs de ce livre, nous pensons effectivement que « c'est pour cette raison que ce livre s'adresse à l'ensemble de ces acteurs et actrices, pour qu'ils et elles puissent penser collectivement une intervention sociale décentrée, critique et ancrée dans les savoirs situés et les luttes pour la justice raciale . » (p.23).

Vers un travail social critique et décolonial : (re) politiser l'intervention

Alors que peut le travail social en Belgique, au Québec, et ailleurs dans le monde, face à son héritage colonial et dans ce monde en tension ? Ce livre propose d'explorer les dominations historiques et contemporaines en débusquant les processus et les dynamiques qui participent à maintenir l'ordre racial. Il met en lumière les multiples formes et visages de ces dominations. Le travail social constitue la pierre angulaire sur laquelle les changements peuvent s'opérationnaliser. Parce qu'il s'agit d'un métier de liens, il est inévitablement politique.

L'ouvrage constitue une archive vivante, une empreinte de résistance (Pierre, 2021), un témoignage de la lucidité des acteurs et actrices face aux violences. Les outils théoriques et conceptuels mobilisés sont essentiels pour comprendre et démanteler les mécaniques raciales et les rapports de domination, explicites comme implicites, tout en reconnaissant les stratégies déployées par les personnes et les collectifs concernés. Il y a encore une décennie, un tel ouvrage aurait été difficilement pensable dans le champ du travail social. Trop souvent, la profession a réduit les problèmes à l'individu et invisibilise encore la part des structures dans l'origine et le maintien des situations. Ce livre assume pleinement que des dominations croisées traversent aussi les pratiques professionnelles. Ce manuel devient ainsi une référence incontournable qui invite le lectorat à politiser le travail social. Il peut devenir un appui pour dresser les contours d'un travail social décolonial.

Pour terminer, nous souhaitons laisser résonner les mots de Harsha Walia (2015), qui nous rappelle la puissance politique du rêve face à l'impérialisme et le colonialisme : « Je pense que l'idée de rêver à une époque où l'on dit que cela est insensé, futile ou inutile, est l'une des choses les plus révolutionnaires que l'on puisse faire. Laissez le cours de nos vies être déterminé par nos rêves d'un monde libre — plutôt que par les réactions à la réalité imposée par l'État — est l'un des outils de décolonisation les plus puissants qui soient. Je rêve d'une communauté et d'un monde où nos vies peuvent être déterminées par nos propres moyens. Vivre dans un monde où nos actions sont guidées par le respect mutuel et la compréhension que, si nos luttes respectives pour la décolonisation sont distinctes, elles n'en sont pas moins interreliées. » (2015, p. 361).

Avec Walia, nous pensons que ce livre constitue un espace de rêve lucide, ancré dans les luttes, nourri par les résistances, porté par les voix de celles et ceux qui refusent la domination. Il s'agit de transformer le rêve en outil politique, moteur et pilier des transformations sociales. Je vous invite chaleureusement, des deux côtés de l'Atlantique, à continuer de rêver, et à faire converger nos solidarités. D'ores et déjà, cet ouvrage collectif prolonge et élargit l'horizon de notre propre contribution à venir, qui s'intitule, *Pour des pratiques antioppressives en travail social*. Le mouvement est donc lancé, et il est désormais inarrêtable...

Bibliographie

- Bibeau, G. (2019). Préface. Dans Rachédi, L. & Taïbi, B. (dir.), *Intervention interculturelle* (3e éd.). La Chenelière Éducation.
- Boubeker, A. (2003). *Les mondes de l'ethnicité : La communauté d'expériences des héritiers de l'immigration maghrébine*. Balland.
- Chammas, G. (2025, 26 octobre). *Discours de collation des grades*. Université du Québec en Outaouais (UQO).
- Laurent, S. (2024). *Capital et race : Histoire d'une hydre moderne*. Seuil.
- Makaremi, C. (2025). *Résistances affectives : Les politiques de l'attachement face aux politiques de la cruauté*. La Découverte.
- Namian, D. (2023). *La société de provocation : Essai sur l'obscénité des riches*. Lux Éditeur.
- Orain, A. (2025). *Le monde confisqué : Essai sur le capitalisme de la finitude (XVI^e-XXI^e siècle)*. Flammarion.
- Pierre, A. (2021). *Empreintes de résistance : Filiations et récits de femmes autochtones, noires et racisées*. Les éditions du Remue-ménage.
- Rachédi, L., & Taïbi, B. (dir.). (à paraître, mars 2026). *Pour des pratiques antioppressives en travail social* (M. Ederer, coll.). Presses de l'Université du Québec.
- Walia, H., & Smith, A. (2015). *Démanteler les frontières : Contre l'impérialisme et le colonialisme*. Lux Éditeur.